



ISSN 1951-6436

ISSN en ligne 2260-8060

Marguerite de Bure : Bombay vue des lunettes de la Belle Époque

Elsa S. Mathews

Université Stendhal, Grenoble, France

Université d'Aarhus, Danemark

elsamathews@yahoo.com

<https://orcid.org/0000-0002-3281-4899>

Anusha Judith Reginald D'Souza

Université de Mumbai, Inde

dsouzanusha@gmail.com

<https://orcid.org/0000-0002-2296-704X>

Reçu le 25-08-2021 / Évalué le 20-10-2021 / Accepté le 30-10-2021

Résumé

Marguerite de Bure, une voyageuse française visite Bombay¹ en 1902. Elle partage ses impressions de cette ville indienne sous domination anglaise dans une longue correspondance épistolaire avec sa famille en France. Ses descendants Laurence et Marie-Anne Merland publient ses lettres dans un livre émouvant intitulé *Chroniques Indiennes. Feuilletons épistolaires d'une Française à Bombay 1902-1904* en 2007. Un récit de voyage nous apprend autant de choses sur son voyageur que sur le voyage lui-même. D'autres ont peint le Bombay de l'époque. L'originalité de la plume de Marguerite de Bure et le contexte historique qui a façonné son regard seront l'objet de cette étude.

Mots-clés : Belle Époque, Bombay, chronique, cosmopolite, femme

Marguerite de Bure : Bombay viewed from the lens of The Belle Époque

Abstract

Marguerite de Bure a French traveller, visited Bombay in 1902. In her long epistolary correspondence with her family in France she shares her impressions of this Indian city under British rule. Her descendants Laurence and Anne-Merland published her letters in a moving book entitled *Chroniques indiennes. Feuilletons épistolaires d'une Française à Bombay 1902-1904* in 2007. A travel account tells us as much about the traveller as the journey itself. While many have painted Bombay of the XIX century, the originality of Marguerite de Bure's pen and the historic context which constructed her gaze will be the object of this study.

Keywords : Belle Époque, Bombay, Chronicles, Cosmopolitanism, Woman

Introduction

C'est le 26 mai 1902 à Bombay, une ville sur la côte ouest de l'Inde, le joyau de l'empire britannique. Une jeune femme française, Marguerite de Bure, née Rousselet, y débarque dans l'après-midi, du paquebot *Sydney* avec son mari Pierre de Bure, employé des Messageries maritimes. Elle a fait un long voyage de Marseille traversant la mer méditerranéenne, la mer rouge, l'océan indien, a longé plusieurs pays, et en a visité d'autres. Elle écrit une quantité de lettres à sa famille restée en France régulièrement pour partager ses impressions de la vie à bord, le personnel à bord, ses compagnons de voyage, les humeurs changeantes de la mer et du ciel, les côtes et ses spectacles. C'est une voyageuse enthousiaste qui ne se plaint ni du tangage, ni de la chaleur. Tout l'émerveille, l'enchanté. Elle est même triste de voir la traversée toucher à sa fin. « Elle a passé trop vite... Notre trop court voyage. » (26). Mais son chagrin s'envole dès qu'elle arrive à Bombay qui lui fait une impression « excellente sans aucune restriction. » (De Bure, 2007 : 27).

Depuis le XVII^e voire le XVI^e siècle, nombreux sont les voyageurs – essentiellement commerçants, médecins, militaires ou savants (de François Bernier à Jean Chardin ou Victor Jacquemont) – à prendre la route de l'Inde et à en rapporter des récits de voyage qui font le délice des lecteurs restés en France, tantôt seulement curieux de bizarreries ou de mystères, tantôt au contraire plus intéressés par la culture de ce pays lointain à des fins politiques ou religieuses. Depuis la fin du XVIII^e siècle et le début du XIX^e siècle, le développement de la science orientaliste engendre par ailleurs l'apparition de travaux importants marqués par des noms prestigieux (qu'on pense à Anquetil-Duperron, à Burnouf ou à Émile Senart) et qui, là encore, essaient dans tout un imaginaire particulièrement présent chez les romantiques.

Les contacts entre les espaces européens et indiens remontent au moins à Alexandre le Grand mais, à la différence du monde arabophone qui connaît assez bien l'Inde, les voyageurs européens sont pendant longtemps ignorants. Les relations deviennent plus intenses après 1498 et l'arrivée en Inde de Vasco de Gama. Elles restent pourtant très limitées, ne serait-ce que pour des raisons linguistiques car de toutes les langues parlées dans l'océan Indien, la seule connue des Portugais est l'arabe. Ils comprennent vite qu'ils doivent ajouter « *le malayalam, le malais, le persan, et finalement le swahili, le konkani, le kannada et le tamoul* », (Subrahmanyam, 2018 : 81) entre autres, pour commercer et convertir au christianisme les populations du monde indien. Après le milieu du XVI^e siècle, l'Inde devient un objet d'intérêt pour une certaine élite intellectuelle européenne, intriguée par ce territoire multiple dont l'histoire leur apparaît plus compliquée encore que celle de l'Europe. Ce goût pour l'orientalisme, en partie dérivé par un regain d'intérêt pour les études bibliques, incite les Anglais et les Hollandais à

réunir des manuscrits, en particulier les « *miroirs des princes* » (Subrahmanyam, 2018 : 118), ces textes de conseils politiques pour les gouvernants, très en vogue alors en Europe.

Les relations de l'Europe avec l'Inde et les lectures européennes de l'Inde entre 1500 et 1800 « *ont été le produit d'une superposition de dialogues intermittents et de perceptions asymétriques* » (Subrahmanyam, 2018 : 393). Le paradoxe est que, quand la présence européenne se fait plus intense avec la colonisation anglaise après 1800, cette asymétrie et ce refus par les Européens de considérer l'autre s'accroissent, les Indiens étant perçus de façon de plus en plus négative, avec « *un mépris à peine voilé, une impatience grandissante, une envie irrépressible d'infantiliser l'autre* » (Subrahmanyam, 2018 : 931).

L'appel du large et la soif de grands espaces est largement un monopole masculin. Quelques exploratrices intrépides et aventurières audacieuses s'y lancent et leurs carnets de voyages somptueux enchantent des lecteurs même de nos jours. Marguerite de Bure s'inscrit dans l'illustre lignée de ces consœurs voyageuses comme Isabelle Bird, Alexandra Tinne, Ida Pfeiffer, Alexandra David Neel, Karen Blix.

Né à Orléans en 1872, Marguerite Rousselet était la fille aînée du magistrat Armand Rousselet. Son oncle Louis Rousselet a visité l'Inde en 1863 et il a passé six ans à Bombay, trente-huit ans avant sa nièce qui est venue en 1902. Il a noté ces observations dans son œuvre *L'Inde des rajahs, voyage dans l'Inde centrale et dans les présidences de Bombay et du Bengale*². Ce livre a beaucoup marqué la vie de Marguerite. Rêvant de ce pays, elle a, d'après le folklore de famille, même décidé d'épouser quelqu'un qui l'emmènerait en Inde, refusant les autres propositions (De Bure, 2007 : 6).

Pour cet article nous nous pencherons sur Marguerite de Bure comme voyageuse qui en provenance de Paris baigne dans la Belle Époque. Nous analyserons également la spécificité du récit de voyage au féminin. Quels détails retiennent son attention ? Quel est son apport personnel au genre du récit de voyage ?

Marguerite de Bure est une enfant de la Belle Époque, cette période entre 1870 et 1914 quand toute l'Europe matériellement ruinée et moralement meurtrie connaît une période de paix, de stabilité économique, d'exubérance et d'euphorie culturelle. Le faste et le décorum des réceptions, la splendeur des équipages, l'éclat des uniformes militaires, le progrès technologique caractérisent cette période. Les théâtres, les cabarets et les parcs sont pleins. Paris cosmopolite, où l'art nouveau trône est devenu la ville modèle de la modernité. Ce sera le cadre de référence pour Marguerite de Bure ; elle verra le monde à travers ce prisme de

sa sensibilité. La Belle Époque a vu un influx des touristes, artistes, écrivains étrangers. Par conséquent, elle devient le véritable début du cosmopolitisme.

Le cosmopolitisme est une ancienne doctrine dont la paternité est attribuée aux stoïciens, surtout les romains. Reposant sur l'idée d'un ordre moral universel, accessible à tous par la raison et composé des principes, des devoirs et des obligations que chaque être humain doit mettre en pratique à l'endroit de chacun de ses semblables. Sénèque et Marc-Aurèle ont défendu l'idée que, même si chacun est membre d'une communauté locale, c'est la communauté mondiale des êtres humains qui est la source de nos obligations et de nos valeurs les plus importantes. Nous sommes, disent-ils, « *citoyens du monde* ». Les philosophes des Lumières ont repris à leur compte cette doctrine, et Kant l'a formalisée dans un idéal de justice cosmopolitique qui devrait s'incarner, selon lui, dans une fédération mondiale de républiques, garante d'une paix perpétuelle et respectueuse de la dignité de chacun.

Selon le chercheur Yvan Gastaut, « Le premier champ sémantique attaché à la notion de cosmopolitisme remonte au début du XX^e siècle, notamment à la Belle Époque dans le cadre du développement d'un tourisme aristocratique. Il s'agissait de décrire la présence de multiples nationalités dans les villes... » (Gastaut, 2004 :1).

Bombay : Ville cosmopolite

La jeune chroniqueuse se montre particulièrement sensible aux différentes races, couleurs, cultures dès le début de son voyage. À bord le paquebot *Sydney* elle note que les Chinois font le service de valets de chambre, aides de cuisine, les chauffeurs sont arabes, il y a des nègres comme il y a des Annamites, des Arabes de Palestine « à l'air triste et humilié », les Arabes d'Arabie « à l'air fier et souvent mauvais » (De Bure, 2007 : 24), des Hindous, des Musulmans et des Parsis, bref « un troupeau de passagers de toutes races parqués sur la gaillard d'avant » (De Bure, 2007 : 24) qu'elle examine à son aise « du haut de la passerelle ». Arrivée à Bombay, elle est frappée par la nature cosmopolite de cette ville coloniale anglaise. Elle y croise presque toutes les nationalités : le Grec Nomikos, Mme Duran, Anglaise francophone, Scarpa l'Autrichien, la Grecque Metaxa, Droz Suisse, Philipps sang mêlé, musulmans, Japonais, Afghans, Persans, Arabes, métis hindous et portugais, hindous, matelots, stationnaires, Consul français, Portugais, Chinois.

Selon l'historienne Gillian Tindall, « Bombay ne renferme pas seulement de nombreux mondes sociaux différents, mais des systèmes solaires entiers de sociétés différentes. Celles-ci évoluent de manière indépendante et complexe sur le même territoire³ » (1992 : 1). Les systèmes solaires auxquels l'écrivain fait référence

peuvent être mieux compris dans les contextes historiques et politiques de cette ville.

Les kolis, la communauté des pêcheurs, étaient les premiers habitants de cette ville portuaire. L'arrivée des Portugais, surtout le botaniste Garcia da Orta, l'un des premiers résidents étrangers de cette ville, a fortement marqué, ce côté cosmopolite de Bombay. « Pourtant au seizième siècle, son premier citoyen qui louait l'île principale du roi de Portugal...était à sa manière typique des gens cosmopolites qui bâtiront leur domicile à Bombay⁴ » (Tindall, 1992 : 31).

Située sur la côte ouest de l'Inde, cette *ilha de boa vida* ou île de bonne vie n'a cessé d'attirer l'attention des gens. Les Anglais qui ont reçu les îles de Bombay comme dot ont préféré l'offrir à la Compagnie des Indes Orientales pour qui ce fut une aubaine. Des populations de différentes parties de l'Inde et ailleurs ont afflué dans ce *urbs prima indus*. Louis Rousselet a décrit ces citoyens de Bombay en détail : « Un monde de peuples et de races aux types et aux costumes parfaitement distincts se presse dans les rues de cette capitale...c'est le port de débarquement de tous les peuples venant de la perse, de l'Arabie, de l'Afghanistan et de la côte africaine » (Rousselet, 1879 : 15). Chaque pays voulait avoir leur représentant à la capitale.

Bombay de l'époque a une forte présence de la communauté parsie. Déjà renommée à Surat, une autre ville portuaire indienne au Gujarat pour leurs aptitudes de construction navale, à Bombay ils trouvent une ville sensible à leurs talents d'entrepreneurs. De Bure rencontre un éminent représentant de cette communauté, M. ManeckjeeEduleece *gracieux marchand* pour la première fois sur le bateau. (De Bure, 2007 : 24). L'aspect vestimentaire la frappe avant tout : « Les hommes ont pantalon blanc, une courte chemise de mousseline pardessus et enfin une veste qui laisse passer les pans de la chemise ; Ils ont sur la tête la petite calotte... » (De Bure, 207 : 25). La mère Edulee est « coiffée d'un serre-tête blanc qui cache ses cheveux avec une grand-voile noire qui fait châte et montre qu'elle est veuve » et le jeune fils porte des pantoufles chinoises. Sa description penche lourdement sur l'habillement, un trait caractéristique de la Belle Époque.

« Les parsis qui occupant un rang plus élevé dans la société sont remarquables par leur teint café au lait, leur embonpoint et leur coiffure » (De Bure, 2007 :22). Sa remarque est importante car elle nous indique d'abord la position sociale élevée de cette communauté. Les parsis en raison de leur talent pour les constructions navales avaient une réputation de bons travailleurs et entrepreneurs. Certes, ils étaient préférés pour les travaux importants mais aussi pour la couleur de peau *café au lait*. Comme nous souligne Ruth Maxey, professeur à l'université de Nottingham,

cette tendance est notoire : « ... la réinscription de vieux modèles britanniques dans l'Inde coloniale, selon lesquels, par exemple, les Parsis et les Anglo-Indiens à la peau plus claire étaient favorisés par rapport aux Indiens à la peau plus foncée, auxquels ils se sentaient supérieurs et qui étaient récompensés par des emplois de haut niveau⁵... » (Maxey, 2012 :121).

Selon Pascal Bruckner, le vrai cosmopolitisme, c'est apprendre la langue des autres, une culture étrangère, tout en approfondissant en même temps sa propre culture. De Bure regrette que son anglais soit limité. À son arrivée elle demande à ses parents de lui expédier le *Manuel de conversation français-anglais*. (2007 : 43). Elle fait des progrès et son anglais va « moins mal. » (2007 : 57) Dans des soirées mondaines elle passe de l'anglais à l'espagnol avec plaisir : « tant mieux, je serai forcée de faire des progrès pour ne pas rester dans la courte honte. » (2007 : 76). Elle fait sa confession en français à un prêtre qui lui donne absolution en anglais.

Mais de Bure comprend vite que la langue pour assurer son quotidien de femme au foyer est l'hindoustani. Elle étudie cette langue avec un manuel anglais fait à l'usage des soldats de régiments de l'Inde et avoue que « c'est vous dire les difficultés dans lesquelles j'ai à me débattre. » (De Bure, 2007 : 33). Elle apprend la langue de Shakespeare lentement et elle est ravie d'avoir donné des ordres en hindoustani à son boy : « ...Je pense à l'hindoustani qui est la seule langue comprise des domestiques-je sais déjà quelques mots usuels et je compte jusqu'à dix. J'ai fait mon premier compte de blanchissage en anglais, j'ai l'intention de faire le prochain en hindoustani. » (De Bure, 2007 : 37).

Elle travaille diligemment au quotidien son ourdou, la langue indienne née de l'arabe, du persan, du *khadiboli*⁶ qui s'écrit dans l'alphabet arabo-persan...elle sait même écrire son nom en gujarati et ourdou. Son mari lui fait une dictée de petites phrases qu'elle traduit et puis écrit en caractère arabo-persan (De Bure, 2007 : 124). Elle arrive à maîtriser l'ourdou suffisamment bien pour converser avec le milieu aristocratique indien. Les mots tirés des langues indiennes comme *bakshish*, *pankha*, *hamal*, *aya*, *langouti* trouvent une place d'honneur dans son récit.

Cette ouverture à d'autres langues et cultures n'enlève rien à son profond attachement à sa langue natale et à sa patrie. Elle est flattée de fréquenter la société nobiliaire indienne : Le Maharadjah de Kapurthala, « un de nos grands amis et lié avec tout le faubourg Saint Germain » (De Bure, 2007 : 203) et note avec une fierté chauvine que « tout son milieu est francophone et ignore le premier mot d'anglais » (De Bure, 2007 : 03). Elle fréquente le Cercle franco-parsi⁷ où elle lit la *Revue des deux mondes*, une revue populaire de l'époque (De Bure 2007 : 57). Elle y assiste à des séances littéraires où des francophones, Indiens et Anglais,

déclament des monologues, récitent des vers et jouent des comédies (De Bure, 2007 : 190-191).

Cette revue, introduite au 1829, discutait la littérature au début puis s'est élargie pour inclure la politique, l'économie, les beaux-arts, etc. Selon Elisabeth Emery, professeur à Montclair State University, « Le bi-hebdomadaire *La Revue des deux mondes* est un instrument privilégié pour examiner les idées qui circulaient... » (Emery, 2000 : 99). Marguerite de Bure voulait être au courant des nouvelles récentes de France et cette revue était l'instrument idéal. Selon Philippe Régnier ces périodiques populaires sont une source précieuse pour étudier l'évolution des courants socio-politiques. Une revue par définition est une collection de divers articles de provenance variée qui donnaient au lectorat un panorama des dernières actualités⁸ (Régnier, 1994 :289).

Le Cercle littéraire, bibliothèque franco-parsie fut fondé en 1886 quand l'université de Bombay inaugura un programme d'études françaises. Ce haut lieu de la francophonie continue à être « une colonie spirituelle de la France⁹ ». Darmesteter cite Pierre Loti qui a visité la bibliothèque lors de son passage à Bombay dans son article qui est apparu dans *Le Journal des Débats* en 1892 (Darmesteter, 1892).

Bombay : ville d'ethnicités multiples

Selon l'écrivain et Professeur Carl Thompson de Nottingham Trent University, le récit de voyage est le produit de la rencontre entre soi et l'autre entraîné par le voyage¹⁰ (Thompson, 2011 : 10). Thompson explique comment le récit de voyage aide à enregistrer et à préserver cet échange entre soi et l'autre lors d'un déplacement physique. Le voyageur qui quitte son pays rencontre de nouveaux gens, de nouvelles cultures et des modes de vie qui sont très différents des siens. Ainsi, l'acte d'écrire lui permet de transcrire ces similitudes et contrastes.

Thompson souligne les deux aspects importants de cette définition. D'un côté, le voyageur / la voyageuse fait un reportage, il/elle décrit le nouveau pays, les espaces étrangers et les gens inconnus. D'autre côté, son écriture révèle un aspect plus intime, ses valeurs, ses préoccupations et ses suppositions qui par extension nous révèlent sa propre culture et le public qui enfin lira ce texte. Chaque récit de voyage sert à informer ou instruire d'un ailleurs. Il est créé pour un type de lecteur défini.

Pendant *La Belle Époque* l'ancienne aristocratie, la grande bourgeoisie d'affaires, des capitaines d'industrie, des hauts fonctionnaires, des hommes politiques ou des médecins célèbres constituent des élites qui partagent fortune,

*puissance et influence, au moment où Paris devient le lieu de toutes les spéculations internationales permettant un enrichissement rapide*¹¹. Le voyage est un passe-temps à la mode pour ce beau monde.

Notre chroniqueuse est ravie de fréquenter les princes indiens ainsi que la noblesse étrangère. Le prince de La Tour d'Auvergne dîne chez elle avec Louis d'Orléans, le second fils du comte d'Eu (De Bure, 2007 : 46). Les *rajahs* hindous, le roi de Patiala, le *maharana* de Dharampur, le Nizam de Hyderabad, la famille Tata, les Rothschild parsis, le sirdar, les juifs riches de la famille Sassoon qui l'invitent au mariage, l'élite musulmane font partie de son cercle mondain.

Selon Gastaut, « Ce cosmopolitisme aujourd'hui révolu permet de mettre en lumière une armature urbaine...marquée par la multiplicité des appartenances, des modes de vie et une coexistence des populations ; autant de signes positifs d'une tolérance de l'Autre » (2004 : 2). Les différentes couches sociales l'intéressent également. Ses domestiques, les bayadères, le monde diplomatique, les Européens de passage, toute l'intrigue, attise sa curiosité et elle les observe sans parti pris pour mieux comprendre. Cette ouverture d'esprit la prédispose à une coexistence harmonieuse avec l'Autre dans un espace étranger.

Nous remarquons que les mondanités suivent sans relâche et elle est ravie de nous faire un inventaire de ses illustres convives. Le nouveau consul d'Allemagne croise le ministre de Perse chez elle, «la femme du *Chief justice*, la première après la femme du gouverneur » (De Bure, 2007 : 182) entretient une conversation avec une grande dame anglaise.

Kwame Anthony Appiah affirme que « ...l'une des caractéristiques du cosmopolitisme européen depuis le siècle des Lumières en particulier, a été une réceptivité à l'art et à la littérature d'autres espaces, et un intérêt plus large pour les vies ailleurs¹²» (Appiah, 2006 :16). Marguerite de Bure s'intéresse énormément à l'art, à la musique, au théâtre indigène. De surcroît, elle montre un intérêt particulier pour la culture locale. Par exemple, les femmes voilées, les harems piquent sa curiosité : « J'intrigue de tous côtés pour pénétrer ces harems distingués. J'espère y arriver avec le temps » (De Bure, 2007 : 46). Le goût pour l'exotisme et la couleur locale, notamment pour l'Orient, est l'héritage de l'époque romantique, et continue à la Belle Époque.

Dans une autre lettre elle décrit la nouvelle Mme Tata, cette « Française mariée à un parsi. » (114). Elle élabore en disant, « Elle est vraiment gentille et serait une très agréable relation de colonies, mais grâce à son costume parsi et à son mariage, nous ne pouvons pas la voir ou du moins très rarement et seule » (De Bure, 2007 : 114).

Nous remarquons deux choses pertinentes. Premièrement, l'esprit cosmopolite de l'écrivain l'incite à s'intéresser énormément à la vie des autres. Deuxièmement, être femme est un avantage pour notre voyageuse qui se fait inviter dans les espaces intimes, interdit aux étrangers. Elle pénètre dans la maison des Tatas et observe la condition de cette jeune française mariée à un Indien.

Comme les lettres étaient pour sa famille et ses amis, elle ne ménage pas ses propos, il y a de la spontanéité, sans souci diplomatique. Elle décrit Jamsetji Tata, comme "laid comme la bête" (De Bure, 2007 : 114). Walid El Hamamsey, professeur à l'université de Caire, est de l'avis que l'auteur de la lettre « a la possibilité d'exprimer des sentiments ou des pensées qu'il n'aurait peut-être pas pu faire normalement en raison des conventions sociales ou de la nature même du discours public¹³» (Hamamsey, 2010 :152).

De la même façon, elle décrit sa rencontre avec Madame Droz, une dame suisse qui partage son intention de partir en Suisse et y rester pour ses fillettes de trois ans et sept ans en raison de leur santé et éducation. La Suisse lui explique comment entre mari et enfant il ne faut pas hésiter à choisir les enfants car les hommes peuvent s'occuper d'eux-mêmes. À ce point, nous observons la question que se pose la jeune chroniqueuse, « J'ai eu envie de lui demander : « Et pour le reste ? » ...si j'en crois la chronique, ceux que la femme quitte pour une raison ou une autre se consolent pendant leur absence dans une compagnie à demeure » (De Bure, 2007 : 45).

Walid El Hamamsey écrit, « Un dernier avantage de la lettre en tant que genre d'écriture est l'aperçu qu'elle donne de la psyché de l'auteur. La lettre est l'une des modes d'écriture sophistiqués qui donne à l'auteur la possibilité de sonder certains sentiments ou émotions qu'il ne pourrait pas exprimer de la même manière¹⁴... » (Hamamsey, 2010 :153). Elle fait des remarques sur les Anglais dont la société à Bombay lui paraît « inhospitalière et peu aimable » (De Bure, 2007 : 115) et raciste (De Bure, 2007 : 139).

Bombay : ville de diverses pratiques culturelles

Il ne sera pas sans intérêt de comparer l'approche de Louis Rousselet et de Marguerite de Bure. Rousselet étudie l'Inde à travers le prisme de l'orientalisme. En tant que voyageur, son voyage est une exploration géographique ; il parcourt une grande partie du territoire de l'Inde. Débarquant d'abord à Bombay, il fait le tour des grottes d'Elephanta, Ajanta et Ellora, puis se rend au Gujarat, puis dans les forêts pour rencontrer les Bheels, assiste à des combats d'éléphants et rencontre les princes. Voyageur accompli, il réussit à se faire des amis et des connaissances

tout au long de son périple, qui facilite ses rencontres avec les rois, lui donnant accès à des spectacles royaux, des expéditions de chasse et des combats de lutte. Cependant, si l'extérieur lui est accessible, l'intérieur ne l'est pas. Son sentiment à ce sujet est documenté lors de sa visite à la veuve Haribhakti à Baroda, qu'il considère comme une « opportunité rare ». « Les règles du zenanah sont si strictes, les préjugés si enracinés, que les dames veuves n'osent rarement s'affranchir du *pardah* » précise Rousselet (1877 :102).

À la différence de Rousselet, Marguerite de Bure reste à Bombay pour la plupart du temps et fait quelques visites à Agra, Delhi, Trichinopoly, Madurai avec son mari. Elle s'intéresse plus à la société et la culture indiennes : ses castes, ses groupes ethniques, la condition des femmes, les coutumes et les mœurs, les noces juives et hindoues, les funérailles protestantes et les mariages de poupées, le guignol mahrate, les concerts de musique indigène. Par exemple elle est invitée à une maison musulmane des plus haut placée dans une réunion exclusivement féminine avec une vingtaine « de dames venues en landaus soigneusement fermés. » (136) « Si on ne l'avait pas su, jamais on n'aurait pu se croire au milieu des recluses avec ces femmes très distinguées de traits et de manières, d'une conversation intéressante et enjouée, parlant toutes anglais parfaitement, chantant, jouant du piano et surtout faisant les honneurs de chez elles avec une bonne grâce parfaite » (De Bure, 2007 :136).

L'ouverture à toutes les facettes de l'Inde s'explique probablement par le fait que la Belle Époque est marquée par une exubérance culturelle, des inventions scientifiques, des avancées technologiques et la mode avant-gardiste. Nous observons également la naissance et la disparition de plusieurs courants artistiques et littéraires : impressionnisme, cubisme, fauvisme etc. On ne peut pas oublier l'amélioration architecturale avec les boulevards haussmanniens. Les villes avaient plus de lieux publics : des cafés, des clubs, des bistros, halles de musique. On remarque le luxe dans les tapis, chandeliers en cristal, des grands miroirs. Paris et la France étant ses références, certaines rues de Bombay lui rappellent « le coin de la rue de Rivoli et de la place de la Concorde sans exagération, car les constructions de Bombay rappellent les plus belles maisons de Paris » (De Bure, 2007 : 28). Le lac de Veer lui « rappelle étonnamment le fond du lac d'Annecy. » (De Bure, 2007 : 162). Les pratiques architecturales et artistiques passionnent cette citoyenne de la Belle Époque. Le style nouveau gothique anglais la frappe, « la gare vous paraît une cathédrale et le télégraphe une réduction de la mosquée de Cordoue » (De Bure, 2007 : 40).

Dans une de ses premières lettres écrites à Bombay, Marguerite écrit « Les boulevards sont ombragés de manguiers et de banians » (De Bure, 2007 : 28).

Elle visite le Taj Mahal « la perle des perles » (De Bure, 2007 : 174). Un autre exemple de l'architecture est fourni dans sa description de la maison « d'un Hindou riche et distingué, M. Tribhovandass Manyuldas Nathuboy » (Du Bure, 2007 : 50). Elle décrit, « Notre Hindou habite un magnifique bungalow à l'extrémité d'un faubourg de Bombay. On débarque devant une sorte d'atrium sur lequel s'ouvrent plusieurs salons brillamment éclairés. Un vaste escalier de marbre blanc nous conduit dans le grand salon d'une superficie trois fois supérieure à celui du Sacré-Cœur d'Orléans » (De Bure, 2007 : 51).

La diversité se manifeste également dans les activités culturelles. Marguerite de Bure nous fournit l'exemple de l'opéra parsi. « Samedi soir, nous avons été à l'opéra-comique parsi. Nous étions les seuls Européens car ici il est de bon ton d'afficher un souverain mépris pour tout ce qui est indigène, mais nous ne suivons pas le bon ton pour cela » (De Bure, 2007 : 42).

Un autre exemple de la diversité culturelle est le spectacle de « nautch¹⁵ » ou la danse. Elle commence avec le portrait de la danseuse ou « nautchni (bayadère) » décrite comme « le type espagnol rond combiné avec le type bohémien » (De Bure, 2007 : 110). Sa description de la jeune bayadère est intéressante car on y remarque le côté fortement européen de Marguerite de Bure. Les spectacles de danse sont une invention originale de la Belle Époque. Les music-halls comme Moulin Rouge, Folies Bergères, Chat noir attirent des foules. La chroniqueuse qui vient de cette capitale de spectacles est naturellement portée à chercher des danses des bayadères. Elle observe minutieusement la danse : « Peu à peu, elle remuera légèrement plus la tête, étendra plus les deux bras, fera quelque pas en avant et arrière en faisant sonner les grelots qu'elle a aux pieds fera un geste des mains avec un mouvement du poignet très particulier et très gracieux et ce sera tout » (De Bure, 2007 : 111).

Anthropologue et danseuse Pallavi Chakravorty explique que « le mouvement anti-nautch visait les devadasi dans le Sud et était plus efficace à Madras et à Bombay¹⁶ » (2006 : 117). Les Anglais étaient contre cette forme artistique. On remarque ce trait également chez M. et Mme Duran, les Anglais dans la description de Marguerite de Bure, « Nous étions en tout sept spectateurs : M. et Mme Duran qui en bon anglais ont horreur de ces spectacles... » (De Bure 2007 : 110).

La Belle Époque était un temps de transformation dans chaque tournure : politique, économique, culturel et sociale. Prenons l'exemple de la mode. Dans les lettres de De Bure on remarque une préoccupation avec les vêtements et la mode : « Je viens de terminer un corsage en baptiste blanche, garni avec le haut d'une de mes chemises de nuit ; je vais me faire une deuxième jupe de piqué blanc. Il faut beaucoup de choses ici et si j'avais le double de ce que j'ai emporté en petites robes légères, je m'emploierais facilement » (De Bure, 2007 : 37-38).

Les femmes de la Belle époque changeaient des vêtements, plusieurs fois dans la journée. D'ailleurs, l'œuvre de Philippe Perrot sur histoire du vêtement au XIX^e siècle nous témoigne, « Le vêtement n'a pas avant tout de fonction utilitaire. Il est signe d'appartenance à une classe sociale, l'habit est aussi signe du corps qu'il masque et dévoile » (Dubois, 1982 :109). Marguerite appartient à la classe bourgeoise et l'habillement mentionné au-dessous reflète sa classe.

Elle est émerveillée par le sari et les différentes manières dont les indiennes portent leurs saris :

« Ces dernières (les Hindoues) ont cent façons différentes de draper la pièce d'étoffe qui leur sert de vêtement et de voile ; depuis la marchande de poisson serrée dans une sorte de culotte plaquante qui descend à peine au genou et paraît gêner les mouvements tant elle est appliquée, jusqu'à la bayadère dont la jupe longue et évasée s'écarte en innombrables plis aussitôt qu'elle fait un pas » (De Bure, 2007 : 42). Le champ lexical de la mode est vaste et varié, *robe décolletée*, *corsage en baptiste blanc*, *voile*, *chapeau*, *tricorné*, *robe de drap rouge*, *robe blanche en crêpe* ne sont que quelques exemples.

Or les bijoux ont une place d'honneur dans ses descriptions. La chroniqueuse présente ses propres bijoux ainsi que ceux des autres. Une femme dans le harem est « vêtue d'une étoffe de drap d'or, brochée de rouge et de vert d'une grande richesse. Ses bras sont ornés d'une trentaine de bracelets sans grande originalité. Parmi ses bagues, je remarque un diamant gros comme une petite noisette, mais un peu blanc. Les pieds nus sont ornés de bague et reposent sur des sandales de cuir brodées d'or et de pierres précieuses » (De Bure, 2007 : 49).

La Belle Époque était une période d'exubérance dans la création des bijoux. Les bijoutiers se sont installés dans la place Vendôme dans cette période. Des grandes maisons de bijouterie comme Cartier, Van Cleef and Arpel comptaient parmi leurs clients de princes et rois indiens.

Conclusion

Étant liés à l'expansion coloniale, les récits de voyage ont souvent été diabolisés dans le domaine des études postcoloniales. Selon David Spurr (1993), ces textes perpétuaient « la rhétorique de l'empire » tout en fournissant des informations aux administrateurs coloniaux sur ce qui se passait hors de la métropole. Ils avaient également un lectorat général friand de l'exotisme et de couleur locale des colonies. Le récit de voyage diffusait des discours sur la différence utilisée ensuite pour justifier les projets coloniaux. Cependant, les lettres de Marguerite de Bure

ne peuvent être lues dans cette perspective. De Bure n'a jamais cherché à rendre publique sa correspondance privée ; ses descendants ont choisi de rassembler et présenter ses lettres en 2007.

Il est intéressant de remarquer qu'elle ne parle point pour la France coloniale et encore moins pour La Grande Bretagne impérialiste. Alors que les mots comme indigène et colonie ont leur place dans son récit, l'absence de parti pris colonial ou raciste caractérise son écriture. Elle critique volontiers les Anglais, leur prudence victorienne, leur cuisine sans goût et une « absence totale d'esprit d'organisation » (De Bure, 2007 :116) qui les caractérisent. Elle est offusquée que les Anglais font payer la première classe dans le bateau pour L'Europe aux Indiens mais les placent et traitent comme des passagers de troisième classe ; ils n'ont pas droit à visiter les bateaux et doivent accepter leur cabine de confiance (De Bure, 2007 :139) alors qu'elle les mène à visiter les bateaux français.

Loin de proposer un portrait misérabiliste de la condition féminine indienne, de Bure remarque que « les femmes circulent dans les rues avec beaucoup de liberté d'allures » (De Bure, 2007 : 36). Si l'ethnocentrisme est absent dans son écriture, elle épouse la théorie du relativisme culturel presque naturellement. Quand elle voit danser une bayadère elle nous fait part de ses premières impressions mais elle ajoute :« je voudrais maintenant revoir cela dans un milieu approprié et surtout je voudrais comprendre ce qu'elle chante ou au moins bien comprendre l'esthétique de sa chorégraphie. J'imagine que si elle s'était vue comprise et dans un milieu sympathique- chez des compatriotes j'entends -, elle aurait donné plus libre cours à sa physionomie qui n'est pas endormie, je vous assure » (De Bure, 2007 :112).

Les *Chroniques* de Marguerite de Bure nous dévoilent amplement son ouverture d'esprit, sa prédisposition à aller vers l'autre, son éducation de la Belle Époque qui font de son récit un document authentique sur la société contemporaine de Bombay du début du XX^e siècle.

Bibliographie

- Bridet, G. 2014. *L'Inde vue d'Europe : présence, construction et usage (1923-1939)*. In : *L'Orient des revues (XIX et XX siècles)*. Grenoble : UGA éditions.
- Chakravorty, P. 2006. "Dancing into Modernity: Multiple Narratives of India's Kathak Dance." *Dance Research Journal*, vol. 38, no. 1/2, Congress on Research in Dance, 2006, p. 115-136. [En ligne] : www.jstor.org/stable/20444667 [consulté le 28 octobre 2021].
- Chivas-Baron Cl. 1929. *La Femme française aux colonies*. Paris : L'Harmattan.
- Darmesteter, J. 1892. *Le Journal des Débats*. Paris.
- De Bure M. 2007. *Chroniques*. Marie-Anne et Laurence Merland : France
- De Certeau, M. 2001. *Spatial Stories*. In : Roberson, Susan L. (ed.), *Defining Travel: Diverse Visions*, Jackson, MS: University of Mississippi Press.

Emery, E. 2000. « The “truth” about the middle ages: La Revue des Deux Mondes and late nineteenth-century French medievalism. ». *Prose Studies:History, Theory, Criticism*, 23:2, p. 99-114.

El Hamamsy, W, and 2010. وليد الحمامصي. “EpistolaryMemory:Revisiting Traumas in Women’sWriting / المراسلة والذاكرة: عود على الفجيرة في الكتابات النسائية.” *Alif: Journal of Comparative Poetics*, n° 30, Department of English and Comparative Literature, American University in Cairo, p. 150-175. [En ligne] : <http://www.jstor.org/stable/27929851> [consulté le 28 octobre 2021].

Gastaut, Y. 2002. « Le cosmopolitisme, un univers de situations », *Cahiers de l’Urmis* [mis en ligne le 15 juin 2004] : <http://journals.openedition.org/urmis/2> [consulté le 28 octobre 2021].

Kwame, A. 2006. *Cosmopolitanism*. New York : W.W Norton & Company.

Maxey, B. 2012. “Brave New Worlds ? Miscegenation in South Asian Atlantic Literature, 1970-2010, Edinburgh University Press, p. 119-162. [En ligne] : <http://www.jstor.org/stable/10.3366/j.ctt1wf4cbs.7> [consulté le 2 novembre 2021].

Rousselet L. 1879. *Les royaumes de l’Inde*. Paris : Hachette.

Rousselet L. 1877. *L’Inde des rajahs : voyage dans l’Inde centrale et dans les présidences de Bombay et du Bengale*. Paris : Hachette.

Subrahmanyam, S. 2018. *L’Inde sous les yeux de l’Europe*. Paris : Alma Editeur.

Tindall, G. 1992. *The City of Gold*. India: Penguin.

Thompson, C. 2011. *Travel Writing*. Oxfordshire : Routledge.

Notes

1. Bombay a été rebaptisé Mumbai en 1995.
2. Publié chez Hachette à Paris en 1877.
3. « Bombay contains not just many different social worlds but whole solar systems of different societies moving separately and intricately over the same territory » Notre traduction.
4. « Yet its principal sixteenth century citizen, who rented the main island from the king of Portugal ... was in his way typical of the kind of cosmopolitan peoples who were to make Bombay their home. » Notre traduction.
5. «Reinscribing old British patterns in colonial India whereby, for instance, paler-skinned Parsis and Anglo-Indians were favored over darker complexioned Indians, to whom they felt superior and were rewarded with high ranking jobs. » Notre traduction.
6. Elle est devenue la langue nationale du Pakistan mais elle connaît une vie riche et créative en Inde où elle est la langue soeur du hindi (ref, Javed Akhtar, *D’autres mondes*, traduit de l’ourdou par Vidya Vencatesan, Paris, Les Editions de Janus, 2014, p. 13-14.
7. Encore connu et fréquenté par les francophones indiens et étrangers sous le nom du Cercle Littéraire ou Bibliothèque Sir Dinshaw Petit au quartier de Kala Ghoda à Mumbai.
8. « Widely read periodicals are valuable sources for studying the constitution and evolution of social trends. A «revue» by definition collects essays and articles. By bringing together a wide variety of independent pieces, such magazines seek to provide the reader with a broad panorama of what is being written at a given time. Notre traduction ».
9. Darmesteter cite Pierre Loti qui a visité la bibliothèque lors de son passage à Bombay.
10. « If all travel involves an encounter between self and other that is brought about by movement through space, all travel writing is at some level a record or product of this encounter, and of the negotiation between similarity and difference that it entailed. » Notre traduction.

11. https://www.wikizero.com/fr/Belle_%C3%89poque

12. « ... one characteristic of European cosmopolitanism, especially since the Enlightenment, has been a receptiveness to art and literature from other places, and a wider interest in lives elsewhere » Notre traduction.

13. « The letter writer... is given a chance to voice feelings or thoughts that s/he might not otherwise have been able to do so due to social conventions and the nature of public discourse. » Notre traduction.

14. « One final advantage of the letter as a form is the insight it provides into the writer's psyche. Letter writing is one of the sophisticated modes of writing that gives the author the chance to probe certain feelings or emotions that s/he would not be equally able to express... », Notre traduction.

15. « Nautch is a distortion of the word *naach* or dance derived from the Sanskrit word *nritya* through the Prakrit *nachcha*...It represents cultural and political transformation in India due to British colonialism. » (Chakravorty) Notre traduction.

16. « ... the anti *nautch* movement targeted the *devadasi* in the South and was most effective in Madras and Bombay. » Notre traduction.